

cherchons à apprendre quelque chose, en suivant l'exemple de nos maîtres, travaillons consciencieusement, nous ferons des économies et nous finirons par acheter une terre, comme notre maître ou notre voisin qui a commencé avec rien et qui cependant aujourd'hui est dans l'aisance.

Pour amener l'aisance et le bien-être dans les campagnes, il faut nécessairement que les cultivateurs soient initiés à tous les éléments de la science agricole, afin qu'ils puissent se rendre compte des diverses opérations auxquelles ils se livrent tous les jours; il faut que le cultivateur constitue lui-même le capital nécessaire à l'aménagement de la culture d'une terre, car ce serait pour lui une véritable folie de compter sur des emprunts d'argent pour conduire à bonne fin son exploitation agricole.

Comment pouvons-nous prétendre qu'un cultivateur puisse établir ses enfants sur des terres, accorder à ses fermiers ou à ses engagés un salaire suffisant lorsque sa terre est mal cultivée et qu'il est loin d'en tirer le parti le plus avantageux?

Cette émigration ne cessera de se faire sentir dans nos campagnes, tant que l'on aura pas fait trêve à la culture routinière: on y arrivera par une instruction agricole appropriée à nos besoins, et par la bonne volonté. Ainsi une terre est aujourd'hui très-mal tenue, elle produit 10 à 12 minots à l'arpent; mais cette terre est transformée par de bons labours, par une fumure copieuse c'est à dire des engrais abondants, par des semences choisies avec le plus grand soin, par un sarclage pratiqué en temps convenable, elle produit 25 à 30 minots à l'arpent et souvent même plus. Est-il possible d'hésiter entre ces deux cultures, dont l'une est riche et l'autre tout à fait misérable? Il en est de même pour les prairies naturelles ou artificielles, pour les plantes sarclées et surtout pour les racines fourragères, qui sont incontestablement la base de toute bonne et productive agriculture.

Qu'y a-t-il donc de difficile à suivre ce système de culture? Vous aurez moins de terre, c'est vrai, mais si vous vous livrez à une culture soignée et raisonnée, alors votre bourse sera mieux garnie; alors vous pourrez plus avantageusement établir vos enfants sur des terres que vous leur achèterez sans que vous soyez obligé d'être à la gêne; en outre vous pourrez payer à vos fermiers ou serviteurs un salaire qui leur permettra de rester longtemps à votre service, et eux-mêmes faire des économies pour plus tard acheter un petit lopin de terre. Dès lors la désertion de nos campagnes cessera, ou du moins un moindre nombre de nos cultivateurs quitteront les campagnes pour se rendre aux Etats-Unis.

Voici ce que nous lisons dans le *Commerçant*, publié à St. Césaire, comté de Rouville, sur cette question de l'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis:

"Plusieurs de nos concitoyens laissent encore le Canada pour aller demeurer dans les centres manufacturiers de la République Américaine ou en Californie. Quelques-uns d'eux ont vendu leurs effets par enca, cette semaine, et ont dit adieu à cette paroisse pour tenter fortune ailleurs. Ils partent à regret; ils préféreraient rester au milieu de nous, au milieu de leurs amis. " Nous aimons notre pays, disent-ils, mais nous n'avons qu'une récolte par ici, tandis qu'aux Etats Unis, nous récoltons pendant tout l'hiver: les manufactures nous donnent tous les mois une bonne moisson."

"Il y a du vrai dans cette affirmation. Nous sommes loin de favoriser l'émigration de nos compatriotes; nous sommes convaincu que le cultivateur qui se livre sérieusement à l'agriculture peut vivre honorablement en Canada.

"Mais, d'un autre côté, nous regrettons vivement l'absence de manufactures au milieu de nous. Le gouvernement et les personnes favorisées de la fortune ne paraissent pas donner à l'industrie toute l'impulsion qu'elle mérite et sont la cause qu'un grand nombre de nos compatriotes sont obligés de quitter le pays. Si l'on comptait plus d'établissements industriels au milieu de nous, l'agriculture serait plus prospère, le nombre des consommateurs serait plus élevé, nos grains se vendraient plus cher, et la plaie de l'émigration ne nous désolait pas tant.

"Protéger l'industrie c'est protéger l'agriculture. Que deviendraient les cultivateurs, s'il n'existait pas de grands centres commerciaux et industriels où ils peuvent écouler leurs produits."

Voici, d'un autre côté, ce que nous lisons dans le *Pionnier de Sherbrooke*:

"Il nous fait peine d'apprendre par les journaux de la République voisine que le courant d'émigration de nos compatriotes se fait sentir, par le temps qui court, plus fort que jamais.

"C'est par centaines et par milliers qu'on les voit arriver aux Etats-Unis.

"Il en est passé, paraît-il, plus de 1700 à Nashua N. H. dans le cours du mois dernier, et tous venaient de la Province de Québec.

"Pourtant quelle misère affreuse ne les attend-il pas?

"L'ouvrage manque, les manufactures marchent à demi, les gages sont tombés de moitié, les provisions et les denrées promettent d'être plus chères que jamais, l'argent assez rare pour n'y presque pas songer, et avec cela, loin de leurs pays, de leurs parents, de leurs amis et de ceux qui pourraient en Canada leur donner secours dans un cas de besoin trop pressant; quelle triste perspective!

"La main d'œuvre surabondante; il y a à n'en pas douter des milliers et des milliers de personnes qui ne peuvent trouver assez à faire pour gagner le pain nécessaire à leurs familles; il y a aussi des milliers de pauvres malheureux qui, dénués de tout, orévent réclament de faim, parce que, vivant en exil, au milieu d'étrangers qui n'ont pour eux aucune sympathie, ils n'ont personne à qui s'adresser pour leur porter secours; le tableau n'est pas surchargé. Ces faits sont connus et malheureusement trop vrais, et cependant on voit nos compatriotes, qui tous pourraient trouver mieux dans leur pays natal, ne tenir aucun compte de ces faits et s'en aller de cœur joie, et par milliers, boire dans toute son amertume le calice de la misère la plus affreuse et, souvent, de la dégradation jusqu'à la lie. Quelle triste fatalité!

"Quand donc la leçon sera-t-elle assez sévère pour faire comprendre à nos braves canadiens que désertir son pays, non seulement sans raison et sans espérance d'être mieux, mais au contraire avec la certitude d'avance d'être mille fois pire sous tous les rapports, est un acte de bassesse et de lâcheté inconcevable?

"Nous concevons assez bien le fait d'un homme qui, ayant d'avance une position trouvée, part dans le but d'aller gagner de l'argent pour revenir ensuite jouir de son gain, mais l'idée de partir à la bonne aventure, après avoir vendu bien souvent jusqu'à sa dernière guenille pour se procurer de l'argent requis pour le passage, sans savoir ce que l'on fera, ni si l'on aura de l'occupation, et tout cela quand on sait que tant de nos pauvres compatriotes sont à gémir, écrasés sous le poids de la honte et de la misère, n'est-ce pas que c'est là une chose inexplicable?

"Combien de nos braves canadiens qui, dans leur pays, auraient pu vivre à l'aise et n'auraient pas voulu pour beau-